Gilbert, Patrice. *Le porto d'un gars de l'Ontario*. Ottawa : L'Interligne, 2019. 359 p.

Ce premier roman de Patrice Gilbert est une réussite. Pour l'écrire, l'auteur a puisé dans ses souvenirs, son expérience du pays minier de l'Abitibi-Témiscamingue, sa pratique quotidienne du bilinguisme avec le français d'origine et l'anglais du travail, ainsi que dans la vie de ses proches. Le gars de l'Ontario s'appelle Gratien Beauséjour, né en 1940, aîné d'une famille modeste du « quartier des pauvres » de Saint-Michel-des-Saints. Il grandit dans une famille nombreuse où il apprend bien vite à se faire une place qui mérite l'admiration de ses parents. Sa devise, pleine d'énergie et qui revient à son esprit lors de chaque épreuve, est « Cours, mon Gratien, cours ». En effet, le personnage n'abandonne jamais ; très jeune, il travaille aux côtés de son père dans les coupes de bois où il apprend l'effort et la persistance. Plus tard, contemplant la possibilité de continuer ses études, il se décide sur un coup de cœur de trouver un emploi dans une mine, loin de sa famille, tout d'abord afin de subvenir aux besoins de celle-ci, très vite car il aime ce milieu. Lui, le jeune Franco-Ontarien « illettré » y fait une carrière surprenante.

Le protagoniste, que ses supérieurs décrivent comme un « attachant opportuniste », est direct, à l'occasion gouailleur, amical envers ses compagnons, loyal, engagé et, plus encore, têtue dans le meilleur sens du terme. En gros, malgré ou peut-être grâce aux contacts qu'il noue facilement et aux amitiés indéfectibles dans lesquelles il s'implique, il demeure un être libre d'une indépendance sans peur et, surtout, sans peur de la hiérarchie. Gratien est, de la sorte, un de ces sympathiques héros ouvriers qui attirent le respect et peuplent la littérature. Homme d'un Nord solide et acharné, il est aussi le francophone minoritaire qui ne se laisse pas impressionner par les intimidations de la direction anglophone de la compagnie minière et qui apprend volontiers la langue du maître pour mieux se sortir des clivages économiques et linguistiques qui ont historiquement affectés les Canadiens francophones.

Toutefois, le roman de Gilbert ne se résume pas à un conte entre héros et ennemis face à des obstacles presque mais jamais tout à fait infranchissables. Bien qu'il ait une portée documentaire de la part d'un auteur qui connaît ce milieu, il ne peut pas non plus être réduit à cette dimension bien présente lorsque sont livrés le fonctionnement de la mine, sa politique et ses enjeux financiers. Le roman sait étoffer ses personnages, les fait évoluer dans les environnements du Nord et dans des traditions fermement implantées. Le bois, puis la mine occupent une place tout aussi importante que les êtres humains qui en vivent. Ils les forment et, en dépit des duretés du climat, les protègent, affinent les traits de leur caractère et les nourrissent. Où on retrouve d'ailleurs le motif

de la terre nourricière, y compris lorsqu'elle semble inhospitalière. Néanmoins, aucune description ne tombe dans un romantisme nostalgique. Il apparaît sans l'ombre d'un doute que ce motif se manifeste uniquement car le jeune homme est aventureux et n'a pas froid aux yeux. Le roman n'idéalise pas le Nord ; il montre plutôt que vivre de ces métiers de la terre nécessite un caractère bien trempé et exige une endurance résolue mais humble réservée à celles et ceux prêts à une vie de dur travail.

Laurence Sauge